

Chrétiens pour la construction de l'Europe, Le courage de la foi pour la société actuelle

Conclusions pour la route...

L'Europe se construit dans un contexte de pluralisme culturel et religieux. Tel est le constat dressé dès les travaux préparatoires de ce colloque en octobre 2012. Et d'emblée, face à une telle situation, nous nous posons la question de notre contribution à ce « vivre-ensemble ». Car ce petit peuple que nous sommes – un peuple que Dieu s'est acquis par la mort et la résurrection du Christ et par la pentecôte de son Esprit – l'Église de Dieu que nous sommes appelés à être et les communautés ecclésiales, notamment paroissiales, auxquelles nous appartenons, n'ont pas leur but en elles-mêmes.

L'Église, un mystère d'alliance

L'Église n'a de sens que parce qu'elle a été établie par Dieu, à la suite d'Israël, comme « convocation » de l'humanité à l'alliance. Elle est dans l'histoire – au cœur de ce monde – le déploiement du « mystère » de Dieu dans notre histoire, par le Christ et dans son Esprit. Elle fait part de ce mystère d'alliance auquel toute l'humanité est convoquée (gr. *εκκλησια* du verbe gr. *εκκαλεω*, appeler, convoquer) « Dès maintenant présente sur cette terre, disaient les Pères conciliaires de Vatican II, elle (l'Église) se compose d'hommes, de membres de la cité terrestre, qui ont vocation de former, au sein même de l'histoire humaine, la famille des enfants de Dieu, qui doit croître sans cesse jusqu'à la venue du Seigneur. (...) l'Église fait ainsi route avec toute l'humanité et partage le sort terrestre du monde ; elle est comme le ferment et, pour ainsi dire, l'âme de la société humaine appelée à être renouvelée dans le Christ et transformée en famille de Dieu » (GS 40 § 2).

Ce mystère intéresse notre humanité, concrètement nos frères et sœurs en humanité : c'est un mystère d'alliance – d'union conjugale – du Christ avec l'Église qui figure et anticipe l'alliance de Dieu avec l'humanité par le Christ dans l'Esprit Saint. « Ce mystère est grand ! », c'est-à-dire qu'il est de grande portée (Ep 5,32). Car il concerne la réussite de notre humanité : le propos de Dieu n'est-il pas, dès l'aube de sa création, de porter l'histoire à son accomplissement. Le monde vit encore sous le mode de l'inachevé. Seul Dieu à la fin des temps transformera le monde en nouvelle création, en instaurant l'ordre qui convient à son dessein pour l'humanité sur l'homme (cf. Rm 8,22).

En définitive Dieu se propose de porter ce monde à son achèvement, mais *pas sans* nous. Il se propose d'opérer la réconciliation de notre humanité, de tous les êtres humains entre eux, chacun avec autrui, avec soi-même et avec Dieu. Cette réconciliation passe par la liberté d'aimer en vivant tournés vers les autres, non plus repliés sur nous-mêmes, mais « remis les uns aux autres pour vivre cette rencontre des frères et des sœurs », comme l'a dit le Professeur Daniel Marguerat. Cette humanité réconciliée advient quand nous cessons de considérer autrui comme un instrument au service de notre propre réussite et que nous commençons, en revanche, à le considérer comme un être précieux qui nous est confié (cf. Ga 4,6-7).

Ce mystère d'alliance offerte *gracieusement* à tous les êtres humains déborde donc largement l'Église, toutes et chacune de nos communautés ecclésiales, notamment nos

paroisses. C'est pourquoi il faut prendre toute la mesure de cette affirmation fondamentale de Vatican II : « l'Esprit saint offre à tous, d'une façon que Dieu connaît, la possibilité d'être associés au mystère pascal » (GS 22 § 5). Soit dit en passant, les Pères conciliaires traduisaient ainsi sur le plan anthropologique ce qu'ils avaient pris le soin d'affirmer sur le plan ecclésiologique, à savoir que l'Église se sent unie à tous les êtres humains qui n'ont pas encore reçu l'Évangile et que, dans cette perspective, les personnes de bonne volonté sont ordonnées au peuple de Dieu (cf. aussi LG 16).

Nos paroisses se doivent d'être présentes dans leur environnement respectif, le village, le quartier, la commune, pour faire part de cette bonne nouvelle qui intéresse tous les êtres humains et pas uniquement, ni d'abord les paroissiens et a fortiori les pratiquants ou les laïcs engagés dans nos paroisses. Le mystère d'alliance qui les fonde est de soi ferment de réconciliation, donc d'attention à autrui, de solidarité avec les pauvres et les laissés-pour-compte, d'engagement citoyen pour la justice, de développement du lien social, d'accueil des personnes, de miséricorde et de charité envers tous, etc.

L'Europe, a broken dream ?

Durant ce colloque, nous avons sans doute mieux pris conscience des multiples façons de contribuer au « vivre-ensemble », dans nos pays et environnements socio-culturels respectifs, mais aussi sur le plan européen. Dès le début de notre rencontre, nous nous sommes questionnés sur la citoyenneté, sur « notre » citoyenneté en tant que catholiques dans l'Europe aujourd'hui.

Le projet « Europe » est né d'une profonde aspiration à la réconciliation à la suite des grandes tragédies du 20^e siècle qu'ont été les deux guerres mondiales. Aujourd'hui, il a l'ambition d'offrir aux nations concernées une « union dans la diversité ». Celle-ci est sans cesse à construire, surtout en ces temps difficiles de « crise » économique et financière qui risque de nous faire oublier « l'Europe sociale » où l'humain est au centre. Le projet « Europe » requiert le respect de chacun, au-delà des violences sans cesse menaçantes : aujourd'hui la peur des migrants, par exemple, ou la crainte de devoir passer à un style de vie plus sobre, voire plus austère ; jadis, les affrontements religieux qui ont déchirés l'Église – en 1054 avec la rupture avec l'Orient, puis à partir du 16^e siècle à la suite de la Réformation et dans la foulée de la Contre-Réforme. C'est un défi permanent auquel l'apport de Madame Johanna Touzel, attachée de communication de la COMECE, nous a sensibilisés dans la perspective des élections européennes de 2014.

À nous, maintenant d'examiner comment approfondir nos engagements pour un monde plus habitable et plus fraternel. Cela requiert de voir quelles priorités doit se donner la pastorale aujourd'hui dans la diversité des ancrages respectifs de nos paroisses en Europe. Les pages qui suivent n'ont aucune prétention à l'exhaustivité ; elles offrent une reprise de ce qui me semble important à considérer dans la vie de nos paroisses respectives.

La nouvelle évangélisation comme nouvel élan missionnaire

Sur l'arrière-fond du dernier Synode et de la doctrine de Benoît XVI – mais cela rejoint la grande tradition de l'Église qui traverse le temps –, il importe de réaffirmer au terme de ce colloque que la nouvelle évangélisation comme « nouvel élan missionnaire » repose sur notre rencontre avec le Ressuscité. Telle était aussi la conviction des organisateurs et des experts permanents en préparant ce colloque. Cette rencontre avec le Ressuscité est certes une expérience personnelle pour chacun – de l'ordre de l'expérience vitale (all. *Erlebnis*) –, mais elle se doit d'être vécue et de se déployer *en Église*. Sans cette expérience de foi – c'est-à-dire de « confiance en Dieu », et non pas de « croyance en son existence », ce qui est tout autre chose ! –, il est impossible de « transmettre la foi » (ce qui était le sous-titre explicatif du titre du dernier Synode consacré à la « nouvelle évangélisation »). Or, la transmission de la foi est

autant la modalité que la finalité de l'évangélisation. C'est en évangélisant que l'Église transmet la foi.

Par l'évocation de la figure de Paul comme par l'insistance apportée par plusieurs exposés et témoignages, nous avons mieux compris que cette transmission ne concerne pas d'abord un « message » ou un contenu doctrinal. Elle concerne bel et bien une expérience, celle de la rencontre de Jésus-Christ. Mais elle se traduit dans les actes, en famille notamment, mais aussi dans nos engagements divers, entre autres dans la société – dans la Cité.

Dès sa première encyclique, Benoît XVI avait, pour sa part, affirmé haut et fort le caractère fondateur de cette expérience de foi : « À l'origine du fait d'être chrétien, il n'y a pas une décision éthique ou une grande idée, mais la rencontre avec un évènement, avec une Personne, qui donne à la vie un nouvel horizon et par là son orientation décisive [...] Comme Dieu nous a aimés le premier (cf. 1 Jn 4,10), l'amour n'est plus seulement un commandement, mais il est la réponse au don de l'amour par lequel Dieu vient à notre rencontre » (*Deus Caritas est*, n°1, cité par l'*Instrumentum Laboris* du dernier Synode, n° 18). Cet amour premier de Dieu est fondateur en ce sens qu'il me constitue. Rappelons-nous ce que disait Daniel Marguerat à propos de l'expérience fondatrice de Paul de Tarse : « Ce qui garde ma valeur aux yeux de Dieu, c'est l'amour qu'il me donne. Devant Dieu tout est donné. Je vis de cette grâce qui me forme et donne du prix à mon être. »

Pas d'évangélisation – et dès lors de transmission de la foi – sans expérience de foi ! Mais la participation à la vie du Ressuscité ne s'achève pas dans l'existence individuelle du chrétien. Gaspar Mora a souligné la mission de *toute* l'Église, à la fois dans son expansion universelle et dans son inculturation particulière, selon la diversité des cultures. Cela implique que les communautés chrétiennes soient vraiment des « communautés de disciples » réalisant l'Esprit de Jésus dans leurs propres cultures en les purifiant de leur orgueil et de leurs violences, en tirant le meilleur d'elles-mêmes pour l'humanisation de ce monde et en y traduisant la force de l'Évangile. D'où la question suivante, toujours dans la foulée des Pères synodaux : « Quelles sont les conditions à créer en Église pour vivre cette expérience ? »

Un contexte nouveau, de nouveaux relais ?

Au fil de son existence et tout particulièrement ces deux dernières décennies, la réflexion du CEP nous a conduits à mieux prendre conscience de la fragilité des trois relais traditionnels de la transmission de la foi, à savoir la *famille* dans un contexte où tout le monde participait de la même référence religieuse, donc en « terres chrétiennes », la *paroisse* qui, dans un univers de chrétienté, vivait en symbiose sociale et culturelle avec le village, le quartier, la commune et enfin l'*école* qui offrait une instruction et une éducation dont les valeurs mises en œuvre dans les apprentissages des connaissances et des techniques contribuaient à façonner des citoyens dans un monde où la foi chrétienne demeurait majoritaire.

Aujourd'hui, plus personne ne contestera que la famille, la paroisse et l'école ne peuvent plus accomplir, ni chacune de leur côté, ni a fortiori ensemble, l'éveil à la foi, entendu comme une rencontre personnelle avec le Ressuscité. Ces trois courroies de transmission de la foi dans un monde « chrétien » ne fonctionnent plus dans un monde marqué, de part en part, par le pluralisme de croyances et de convictions. Dans une société multiculturelle et multireligieuse, il y a lieu d'envisager non seulement *en Église* mais *avec courage* les conditions à créer pour vivre cette rencontre avec le Ressuscité.

Le courage dont nous avons besoin est d'abord le *courage d'être*, d'être ce que nous sommes, des hommes et des femmes qui, par la grâce du baptême, ont été rétablis dans leur dignité d'enfants de Dieu et qui se découvrent donnés les uns aux autres comme des frères et sœurs pour faire de ce monde un monde plus beau, plus habitable, plus fraternel. N'est-ce pas

cela le « courage de la foi » (2 Tm 1,7) ? Nous avons en effet besoin du courage de la « justification », celui qui nous vient de cette grâce d'avoir été rendus « justes » par Dieu qui nous aime tels que nous sommes et offre gracieusement sa grâce à tout être humain, sans exception et sans exclusive. L'Évangile dont nous prétendons faire part est d'abord celui qui nous a évangélisés.

Aujourd'hui comme hier, le courage de la foi

Durant tout ce colloque, nous avons été inspirés par ce géant de l'Évangélisation qu'a été Paul de Tarse. Le Père Marcello Guirlando ofm a d'emblée centré notre attention sur l'expérience fondatrice de saint Paul qui a transformé son existence : la présence du Ressuscité qui l'appelle et l'envoie. Saint Paul ne cessera d'approfondir cette expérience de l'amour de Dieu en lui, amour plus fort que la mort, qui a relevé son Fils et manifesté ainsi sa fidélité malgré et à travers le scandale de la croix. (cf. 1 Co 1, 22-24)

Dans le monde d'aujourd'hui, les familles sont des lieux de cohabitation obligée. Sont-elles pour autant des lieux où apprendre l'accueil, le respect et le dialogue ? Avec Gaspar Mora, nous avons pu apprécier des perspectives qui se dégagent pour vivre non seulement « la » famille, mais plus simplement « en famille » selon l'Évangile. Cette petite cellule d'Église qu'est la famille est une caisse de résonance de son environnement social et culturel. Elle porte en son sein les virtualités de toute communauté ecclésiale dès lors que ses membres vivent dans la foi, l'espérance et la charité, et apprennent les uns avec les autres à suivre Jésus et à vivre de son Esprit. En elle se répercute la culture de la société ambiante. Dans les bouleversements et conflits, la famille peut être un lieu de stabilisation, d'affermissement, de soutien des individus qui la composent. En elle, l'Évangile opère la purification de la culture par un travail d'inculturation de l'Évangile pour et par ses membres. D'où sa tâche de discernement et de purification. Chacun y apprend à accueillir la Parole de Dieu et à vivre de l'Esprit mais aussi à dialoguer avec les autres membres de la famille dans leur diversité idéologique, religieuse, culturelle, etc.

En évoquant un cantique allemand du 19^e siècle, le Professeur Philip Müller nous rappelait la fierté des catholiques de l'époque d'appartenir à l'Église positionnée comme une forteresse face au monde. Certes, aujourd'hui, il n'est pas question de nous installer dans une fierté arrogante « contre » les autres, mais d'être présents au cœur de ce monde – dans le monde de ce temps (cf. Vatican II, *GS*). Dans un rapport de dialogue, à la fois sympathique et critique, avec nos contemporains – à l'écoute de leurs attentes – il nous revient de développer l'indispensable estime de ce que nous sommes, non pas par nos propres mérites mais par grâce, non pas pour nous-mêmes mais pour le bonheur promis à notre humanité. Puisque c'est à la liberté que nous avons été appelés, par le grâce de l'amour inconditionnel de Dieu « mettons-nous au service les uns les autres », cf. Ga 4,13).

L'Église et nos communautés peuvent alors devenir cet espace de sollicitude réciproque qui laisse devenir le monde plus beau, plus habitable, plus fraternel tel que Dieu le veut ! Les communautés ecclésiales sont appelées à être « sacrement » – signe et instrument – d'un monde nouveau (cf. *LG* 1). Comme la lune, l'Église reçoit sa lumière du Christ, le soleil vaincu (lat. *sol invictus*, selon l'image utilisée par les Pères de l'Église, notamment saint Augustin). La lumière qu'elle reçoit, elle la reflète dans le « monde de ce temps » (cf. titre de *GS*). Elle est d'ailleurs intimement solidaire avec l'humanité et son histoire (cf. *GS* 10).

Reflète du Christ, la lumière des peuples (lat. *lumen gentium*), l'Église signifie et anticipe à la fois la réconciliation à laquelle aspire notre humanité. Dans cette perspective, les communautés ecclésiales, notamment les paroisses, deviennent alors des laboratoires où prend corps le rêve de Dieu à l'aube de la création quand il créa l'homme et la femme à son image et à sa ressemblance. (cf. Gn 1,26). D'où la question posée par Philip Müller et à emporter au

terme de ce colloque pour nos communautés paroissiales : « quelle image – figure ou représentation – donnent-elles à l'Église dans le monde de ce temps ? »

Enzo Biemmi, théologien italien, spécialiste en catéchèse, aime à dire que c'est en engendrant que l'Église se régénère. L'annonce de l'Évangile a comme premier destinataire l'Église qui la porte ; c'est en partageant la Bonne Nouvelle qu'elle en vit et ne cesse de renaître.

Luca Bressan a rappelé les perspectives de la nouvelle évangélisation selon Benoît XVI comme nouveau paradigme succédant à celui de la sécularisation et à celui de l'évangélisation. Il a évoqué les implications de ce troisième paradigme pour le renouveau paroissial dans la foulée du dernier Synode : « un enracinement évangélique capable de parler au monde d'aujourd'hui ; la capacité de se placer aux carrefours de la vie sociale de notre temps en n'ayant pas peur de prendre la parole personnellement pour témoigner de sa propre foi ; la recherche active de moments de communion vécue, dans la prière et dans l'échange fraternel ; une prédilection naturelle pour les pauvres et les exclus ; la passion pour les générations jeunes et pour leur éducation ».

La paroisse, une authentique fraternité ?

Sur cet arrière-fond des acquis de notre colloque, nous pouvons reprendre la question évoquée plus haut : « Quelles sont les conditions à créer en Église pour vivre cette expérience ? ». Concrètement quelles conditions créer en paroisse pour vivre la rencontre avec le Christ ressuscité ? Luca Bressan a terminé son exposé en nous mettant sur la piste... la nouvelle évangélisation est un problème ecclésiologique, ou pour mieux dire « ecclésial », car il ne s'agit pas seulement de la doctrine sur l'Église, mais des pratiques en Église. Il a alors cité les *Lineamenta* pour le dernier Synode : « [ce problème ecclésiologique] concerne la capacité ou l'incapacité de l'Église de se configurer en une communauté réelle, en une authentique fraternité, en un corps, et non en une machine ou une entreprise » (n° 2).

Il y aurait beaucoup à dire à partir des exposés et des échanges durant notre colloque. Pour ma part, je m'en tiendrai à ce qui suit. La première condition pour faire l'expérience du Christ est de l'ordre de l'évidence : il faut que la paroisse soit véritablement « Église », assemblée de croyants, appelés et envoyés pour faire part de cette communion de vie avec le Père, dans le Christ dont ils sont le corps ecclésial *en ce lieu* et par l'Esprit saint qui l'édifie par ses dons. Cette première condition requiert des paroissiens qu'ils soient des « fidèles » qui ont à cœur de se laisser régénérer par l'Esprit du Christ pour vivre l'Évangile dans le monde de ce temps.

Cette rencontre avec le tout-venant – qui est le propre des communautés paroissiales – se vit dans la réciprocité. On mesure ici la difficulté inhérente à l'institution paroissiale : parce qu'elle est « pour tout » prodiguant l'essentiel pour devenir chrétien, elle se situe forcément comme un service qui procure des biens spirituels ou sacramentels. Du point de vue des « usagers » – des personnes qui se tournent vers elle pour les lui demander –, elle est perçue comme un service « au public », dans une relation d'offre et de demande. La relation est asymétrique. On se trouve ainsi dans une logique de guichet. Celle-ci implique que tout être humain et a fortiori tout baptisé soit chez lui en paroisse où en ce lieu il attend et reçoit de l'Église ce qui lui faut pour être disciple du Christ et témoin de l'Évangile.

La paroisse ne peut cependant s'en tenir à cette seule perspective d'être un guichet pour le service public de la religion. Elle se doit de répondre aux demandes religieuses et de s'efforcer de les christianiser. Mais cela ne suffit pas de mettre en place une bonne prise en charge pastorale des gens. Ceux-ci n'en demeurent pas moins des frères et des sœurs avec qui partager le trésor de l'Évangile. Ils peuvent à quelque degré que ce soit partager non seulement ce qu'ils en ont compris mais ce qu'ils en vivent.

L'espérance d'une réconciliation à l'œuvre, le défi de la diaconie

C'est ainsi que, dans la réciprocité de la rencontre, se tissent des liens par lesquels la communauté prend corps. Ce tissu ecclésial de réconciliation annonce la réconciliation inaugurée par la Pâque du Christ et la Pentecôte de son Esprit : « un ciel nouveau, une terre nouvelle » (Ap 20,1). L'Église est ainsi humblement, en germe, ce qui est promis – mais néanmoins déjà à l'œuvre – pour toute l'humanité ! Dans ce sens, elle est sacrement du salut offert à tous les êtres humains, sans exception et sans exclusive.

L'espérance vécue par les disciples du Christ les libère de l'angoisse de devoir *faire nombre* et de la prétention d'être au centre. À la suite du Nazaréen et des premières générations chrétiennes, il s'agit d'annoncer ce qui est advenu – la résurrection comme une relance de la création – et de vivre cette dynamique pascale de renaissance (cf. Rm 6,3-5 ; Ep 5,2 ; Col 2,12 ; Ph 3,10 ; 2 Tm 2,11). À ce titre, il s'agit de *faire signe* de la grâce d'une renaissance. L'espérance décentre les disciples de leurs propres intérêts privés, même légitimes comme le salut de « leur » âme, et de leurs préoccupations ecclésiastiques, voire de l'obsession de leur propre survie. La dynamique de l'espérance *pour* le monde – le salut à l'œuvre dans notre humanité – incite la communauté ecclésiale « à ne plus faire de sa propre survie la principale valeur de son engagement », comme aime à le dire le théologien jésuite Christoph Theobald.

L'Église – ses communautés, nos paroisses, etc. – joue précisément le rôle de témoin de ce qui est en train de se produire *pour tous* – et par tous. Il atteste ce monde désormais renouvelé par l'alliance définitive de Dieu nouée en Jésus-Christ et partagée par son Esprit. Il poursuit ainsi l'annonce du Royaume qui est parmi nous (cf. Lc 17,21). On mesure toute l'importance de la « diaconie » dans la vie de l'Église : celle-ci n'est pas là uniquement pour rendre service, pour être serviable, mais pour servir l'humain, tout l'humain, désormais visité par Dieu devenu l'un des nôtres. Une religion comme le christianisme doit être tout à fait à l'aise avec l'humanisation – et l'humanisation intégrale ! – car Dieu a assumé notre condition humaine en son Fils unique, le Verbe incarné, non seulement « pour notre salut », mais pour nous faire part de sa divinité, nous partager sa condition divine. Et Dieu poursuit son œuvre par son Esprit Saint « qui donne la vie ». Or servir l'humain – tout l'humain –, cela va jusqu'à donner sa vie (cf. Mc 10,45). C'est là que Dieu nous attend parce qu'il nous y a précédés. Rien d'humain n'est étranger à Dieu.

Aujourd'hui comme hier, l'Église est présente là où il y a des baptisés qui la font émerger *en un lieu*. La paroisse est là où il y a des paroissiens qui tissent un vivre-ensemble digne du Royaume. Ils ne contribuent plus à façonner une civilisation, mais ils continuent à participer à l'humanisation du monde. Ils ont à poursuivre cette œuvre aujourd'hui plus qu'hier, dans un monde désenchanté et à vivre avec leurs contemporains une solidarité à leur égard qui peut donner lieu à une confiance suffisante « pour risquer sa vie ». L'Église ne se conçoit dès lors qu'*en chemin* (cf. Lc 24,13-35). Et ce n'est que chemin faisant avec leurs contemporains que les paroissiens lui donnent corps, ici et maintenant, car l'Église n'émerge que dans ce processus relationnel.

C'est bien ce qui nous a été suggéré par Johanna Touzel de la COMECE au début de ce colloque en évoquant à la suite de Christian de Chergé, prieur de Thibérine, la visitation de Marie à Elisabeth. De prime abord, Marie va visiter sa cousine pour se rendre utile – nous allons à la rencontre de nos contemporains pour humaniser ce monde. Elisabeth lui révèle le lien qu'il y a entre elles ; pareillement, c'est bien souvent nos contemporains qui nous révèlent ce que nous avons à leur apporter. Il y a là un processus relationnel ancré dans la réciprocité d'un dialogue.

Si nous sommes à l'écoute de l'autre dans une volonté de le rejoindre sur son terrain, vraisemblablement va-t-il nous dire quelque chose qui va nous rejoindre dans ce que nous portons. Le dialogue a cette vertu de nous révéler à nous-mêmes et de façonner une identité ouverte et non fermée, car elle n'exclut pas mais elle inclut, ainsi que le rappelle Daniel Marguerat. Chemin faisant, nous tissons des relations où nous nous reconnaissons dans une égale dignité d'enfants de Dieu parce que nous avons fait le pari de nous confier les uns aux autres.

Annoncer, témoigner, adorer

Je voudrais terminer par deux réflexions. La première m'est inspirée de l'intervention de mon homologue, le Vicaire général de Malte qui nous a dit que, même dans un pays comme Malte où la religion fait étroitement partie de la culture, la foi chrétienne est un « choix ». il rejoint ce qu'écrivait Benoît XVI dans son livre, *Lumière de la foi*, à savoir que désormais être chrétien relèvera de plus en plus d'une décision. Nous sommes inéluctablement entrés, en Europe comme partout ailleurs, dans un *Entscheidungschristentum*, un christianisme par choix ou décision personnelle.

La seconde réflexion est également une citation pontificale : je veux citer pour terminer le pape François dans l'homélie qu'il a faite lors de sa première messe en la Basilique de Saint-Paul-hors-les-Murs, le dimanche 14 avril 2013. Il y a évoqué la figure de saint Paul qualifié comme « un humble et grand apôtre du Seigneur, qui l'a annoncé par la parole, lui a rendu témoignage par le martyre et l'a adoré de tout son cœur ». On retiendra sans la développer ici sa réflexion sur les verbes « annoncer », « témoigner » et « adorer ».

Trois verbes d'action qui peuvent nous inspirer individuellement et collectivement et que chacun déclinera dans l'ordre qui correspond à sa vocation et ses responsabilités, mais aussi en fonction des besoins de l'Église, concrètement de la présence de sa communauté paroissiale et du rayonnement de l'Évangile dans son environnement propre et surtout dans ses milieux de vie, au fil des jours dans son existence quotidienne comme au cœur de la Cité.

*Alphonse BORRAS, vicaire général du diocèse de Liège
Professeur à l'Université catholique de Louvain
Chargé d'enseignement à l'Institut catholique de Paris*